

dans la plupart des pays ; de là sont sortis le mépris du pouvoir épiscopal, les obstacles opposés à l'exercice du ministère ecclésiastique, la dispersion des corps religieux, et la mise aux enchères des biens qui nourrissaient les serviteurs de l'Eglise et les pauvres ; c'est de là que proviennent les mesures qui ont soustrait à la direction salutaire de l'Eglise les établissements publics consacrés à la charité et à la bienfaisance ; c'est de là qu'a pris naissance cette liberté effrénée d'enseigner et de publier tout ce qui est mal, tandis qu'on viole au contraire et que l'on opprime de toutes façons le droit que possède l'Eglise, d'instruire et d'élever la jeunesse. Ce n'est pas à autre chose que tend l'occupation de la Principauté temporelle, que la divine Providence a accordée, il y a de longs siècles, à l'Evêque de Rome pour qu'il exerce librement et sans entraves le pouvoir qui lui a été conféré par Jésus-Christ pour le salut éternel des peuples.

Nous vous avons rappelé, Vénérables Frères, cette funeste accumulation de maux, non pas pour augmenter la tristesse que ce déplorable état de choses vous inspire de lui-même, mais parce que Nous comprenons que son seul exposé vous montrera clairement combien grave est la situation qui réclame Nos services et Notre zèle, et avec quel soin Nous devons travailler, surtout dans cette perversité des temps, à défendre et à venger selon Nos forces l'Eglise de Jésus-Christ et la dignité de ce Siège apostolique, attaquée par tant de calomnies.

Il est notoire et évident, Vénérables Frères, que la civilisation humaine manque de fondements si elle n'est basée sur les principes éternels de la vérité et sur les lois immuables du droit et du juste, et si une sincère affection ne lie entre elles les volontés des hommes et ne règle avec suavité leurs rapports et leurs devoirs mutuels. Eh bien ! qui oserait nier que ce soit l'Eglise qui, répandant la prédication de l'Evangile parmi les nations, a porté la lumière de la vérité au milieu des peuples sauvages et imbus de honteuses superstitions, et les a amenés à reconnaître le divin Auteur de toutes choses et à se respecter eux-mêmes ; qui, en supprimant le fléau de l'esclavage, a rappelé les hommes à la dignité primitive de leur auguste nature ; qui, en arborant sur toutes les plages le signe de la rédemption, en introduisant les sciences et les arts ou en les prenant sous sa protection, en fondant ou en soutenant d'excellents instituts de charité, où toutes les infortunes trouvent un soulagement, a civilisé partout, dans ses mœurs privées et publiques, le genre humain, l'a relevé de sa misère et, par toute sorte de soins, l'a formé à une manière de vivre en rapport avec la dignité et les espérances de l'homme.

Qu'un homme de sens compare le siècle où nous vivons, cet âge si hostile à la Religion et à l'Eglise de Jésus-Christ, avec les temps où l'Eglise était vénérée par les peuples comme une mère, il s'apercevra certainement que notre époque, pleine de troubles et de ruines, court directement et rapidement vers sa perte ; tandis que les temps anciens ont d'autant plus fleuri par l'excellence des institutions, la tranquillité de la vie, l'abondance des ressources et la prospérité que les peuples se sont montrés plus dociles au gouvernement et aux lois de l'Eglise.

Que si les biens nombreux que Nous venons de rappe-

ler et qui doivent leur naissance au ministre de l'Eglise et à son action salutaire, sont vraiment les œuvres que la civilisation doit produire et qui font sa gloire, il s'en faut donc de beaucoup que l'Eglise de Jésus-Christ déteste la civilisation et la repousse, puisqu'elle réclame plutôt, comme lui appartenant, l'honneur d'être sa nourrice, sa maîtresse et sa mère.

Bien plus, le genre de civilisation qui serait en opposition avec les saintes doctrines et les lois de l'Eglise n'aurait de la civilisation que le nom et l'apparence. Nous en avons une preuve éclatante dans ces peuples chez lesquels la lumière de l'Evangile n'a pas brillé et où l'on a pu voir un certain éclat extérieur de culture, mais où les vrais et solides biens de la civilisation ont fait défaut.

On ne saurait regarder, en effet, comme une civilisation parfaite celle au nom de laquelle on méprise audacieusement tout pouvoir légitime ; de même que l'on ne peut appeler liberté celle qui fait honteusement et misérablement son chemin par la propagation effrénée des erreurs, par le libre assouvissement des passions mauvaises, par l'impunité des méfaits et des crimes, par l'oppression des meilleurs citoyens de toute classe.

Tout cela étant faux, pervers et absurde, ne peut certainement avoir la vertu de perfectionner la famille humaine et de lui assurer la prospérité, car le *péché fait les peuples malheureux* ; mais il est inévitable que tout cela, après avoir corrompu les esprits et les cœurs, précipite les peuples, par son propre poids, dans toutes sortes de maux, renverse tout ordre légitime, et ainsi, un peu plus tôt, un peu plus tard, conduise l'état et la tranquillité de la chose publique à leur dernière perte.

Si ensuite on vient à considérer les œuvres du Pontificat romain, quelle injustice plus grande que de nier combien les Pontifes romains ont admirablement mérité de toute la société civile ! Il est certain que nos Prédécesseurs, afin de pourvoir au bien des peuples, entreprirent des luttes de tout genre, supportèrent de rudes fatigues, affrontèrent sans hésitation d'après difficultés et, les yeux fixés au Ciel, ne courbèrent jamais le front devant les menaces des impies, ne s'avilirent jamais jusqu'à se laisser détourner de leur devoir par les flatteries ou par les promesses.

Ce fut le Siège apostolique qui rassembla les restes de cette société vieillie et croulante, et la ciment de nouveau. Il fut comme un flambeau aussi, qui éclaira la civilisation des temps chrétiens ; il fut l'ancre de salut au milieu des tempêtes terribles par lesquelles le genre humain fut comme ballotté. Il fut le lien sacré de la concorde qui unit des nations divisées, diverses de mœurs ; il fut enfin le centre commun où l'on allait chercher, avec l'enseignement de la foi et de la religion, les promesses de la paix et des conseils. Quoi de plus ! c'est la gloire des Pontifes romains, qu'ils se placèrent comme un mur et un rempart, afin d'empêcher que la société humaine ne roulât de nouveau dans la superstition et l'antique barbarie.

Mais plût à Dieu que cette autorité salutaire n'eût jamais été négligée ni répudiée ! Le pouvoir civil n'eût point assurément perdu l'éclat auguste et sacré qu'il avait autrefois et tenait de la religion, et qui seul rend no-